

Avant-propos

Ce court texte est une vision très personnelle ou par trop personnelle de ce qu'il décrit. Il n'a en ce sens aucune valeur. Il n'est que ce qu'il est, une suite de mots tentant de reproduire une image et quelques sentiments perdus dans la nuit des temps, comme tous les sentiments finissant par se perdre un jour, aussi forts soient-ils, ou plutôt aussi forts furent-ils...

Du pirate de l'espace au chanteur qui emmerde tous les pouvoirs ou *Uchû Kaizoku Captain Harlock* l'ultime et suprême série d'animation japonaise

Dix ans, dix petites années d'existence, c'est l'âge que j'avais lorsqu'en janvier 1980, sur les chemins de la petite lucarne, et pour la première fois, j'ai croisé les pas d'un personnage plus fort que tous les super-héros ou que tous les dieux eux-mêmes. D'une stature physique non imposante sous sa cape rouge et noire et ses habits ornés de la tête de mort, l'emblème des pirates, il émanait toutefois de lui une aura implacable matinée de romantisme. Le charme de son regard au visage balafre et borgne, avec un bandeau noir couvrant son oeil droit sous une longue chevelure, avait un je ne sais quoi d'unique, inspirant de nobles aspirations et l'espoir d'un monde meilleur que celui à l'état. Après les premiers instants de contact plus jamais rien ne fut comme avant. Je découvrais Albator, le pirate de l'espace (alias le capitaine Harlock dans la version originale de l'oeuvre). Je m'introduisais en son magnifique vaisseau évoquant les navires d'antan, du galion au cuirassé, naviguant en un vide de l'espace telle une mer sidérale. Je faisais connaissance avec son drôle d'équipage ô combien humain, avec notamment la belle Nausicaa (Kei Yûki) dont le charme s'intensifiait dans la version française au travers de la douce voix de Claude Chantal, et découvrait un ennemi comme je n'en avais jamais vu auparavant... tout cela dans une atmosphère poétique touchant à l'existentialisme.

C'était justement peu après que mon esprit, ou cette chose que je peux considérer comme tel, avait pris la mesure de ce qui m'entourait, du monde existant et de l'impermanence de toutes choses et de moi-même par la même. C'était alors dans le même temps où je découvrais le monde, l'homme et son Histoire, et surtout cette impressionnante incompréhension qui m'envahissait lorsque je découvrais la difficulté de comprendre le monde, et que cette compréhension me serait à tout jamais interdite, non pas vraiment de par la difficulté à analyser les êtres et les choses, mais de par tout simplement le fait que ce monde me serait à jamais étranger dans son fonctionnement. La conscience de la mort s'était également imposée dans mes pensées comme quelque chose qui n'avait pas de sens, et étrangement cette idée de la fin d'une existence se liait en mes vues au vide obscur de l'espace.

C'est un peu comme si j'étais déjà mort en naissant et que de fait cet état ne pouvait me permettre de comprendre quoi que ce soit puisqu'un mort, qu'il fut un simple d'esprit ou le plus grand des philosophes, ne peut plus rien comprendre puisqu'il ne peut même pas savoir qu'il ne peut plus savoir. C'est un peu comme si mon esprit était détaché de lui-même sans vraiment avoir conscience de ce détachement car n'ayant pas véritablement conscience d'être, seulement de ne pas être.

Cette mort était bien présente auprès d'Albator, en bien des formes, de son ami défunt dont l'âme repose bienveillante au coeur de son vaisseau à celle du docteur Valente (Daiba) dans une scène d'une sublimation totale, en passant par la mort de ces femmes – les Sylvidres (Mazones) – d'une beauté extrême et fatale, venues d'un autre monde et revenant sur Terre, planète qu'elles ont occupé et occupent encore et qui, lorsqu'elles meurent brûlent comme du papier dont il ne reste plus que cendres balayées par le souffle du vent. Ce vent, cette manifestation naturelle, telle une autre conscience omniprésente dans cette série, ce vent, souffle de vie et de mort, provoquait en moi un certain émoi comme quelques vers d'une poésie ou quelques notes d'une symphonie.

L'arrivée d'Albator fut alors à mes yeux l'ultime prise de conscience de mon existence et de sa non existence. Cette série proposée dans un programme pour la jeunesse se révélait à moi comme la découverte d'une somme poétique, philosophique et mystique qui allait imprégner à tout jamais une partie de mon âme. Le manga de Leiji Matsumoto à la base de cette histoire touchait déjà un peu à cela, mais la transposition qui fut faite sur le petit écran par Rintarô, l'un des maîtres de l'animation japonaise, transcenda l'oeuvre originale : adaptation portée à la fois par moult manifestations, de la réalisation de certaines scènes mémorables aux musiques de Seiji Yokoyama, même si ces dernières furent en partie remplacées dans la version française par celles d'Eric Charden, Guy Mattéoni et Caravelli, qui certes amoindrissaient l'impact émotionnel, mais proposaient avec une certaine naïveté expressive volontaire un substitut qui s'alliait plus qu'agréablement à cet univers.

Ce personnage en partie antisocial allait déterminer à tout jamais ma propre horreur de la société, voire de toutes formes de sociétés et d'idées politiques, religieuses ou autres comme j'allais alors le ressentir en écoutant la voix d'un certain Daniel Balavoine, puis un peu plus tard celle d'un Gérard Manset, ou encore au travers des écrits de nombreux auteurs tel Philip K. Dick. De la sorte, depuis ma naissance, et ce malgré la réalité et mes influences, il me semble que moi aussi « je vis librement sous mon propre étendard », du moins est-ce une vue de mon esprit qui m'est agréable même si évidemment je ne suis qu'un « prisonnier de l'inutile ».

Au final, et le capitaine Albator y est peut-être pour quelque chose, je ne crois en rien, pas même en ce qui constitue ce qui semble être, pas même en ce que l'on considère d'existence. Ainsi je pense que je n'existe pas et qu'il en est de même de tout ce qui m'entoure, êtres et choses car toutes choses n'a d'existence, en apparence pour l'être humain, tant qu'elle est et comme elle n'a pas existé et n'existera plus, cette existence passagère est plus qu'illusoire...

Depuis cette première rencontre avec le pirate de l'espace, comme il n'a de cesse de le faire, du moins il semblerait, le temps a passé et il est certain qu'il joue dans cette remise en perspective et l'influence vers des souvenirs qui n'en sont pas vraiment mais qui sont comme de l'écume produite par la pensée, écume qui affecterait en permanence chaque vue de l'esprit tournée vers le passé transformant celui-ci en une image n'ayant jamais vraiment existé si ce n'est dans un certain ressenti qui s'écoule de chaque image que notre mémoire photographie.

Depuis son apparition, Albator, et tout ce qu'il constitue, m'a servi de phare pour ainsi dire, « d'une lumière, qui brillait la nuit » et lorsque je regarde en arrière, il est toujours là. La peur de la mort, sa découverte durant l'enfance, a sans doute été atténuée grâce à cet Albator qui transcende bien des idées. Albator ? Une série d'animation pour enfants ? Certes, mais c'est surtout un objet de culte dans le sens religieux du terme, comme un livre sacré, une urne, se découvrant dans les premières années d'une vie et qui l'accompagne tout le long de celle-ci, bien après la mort de l'enfance.

Le temps a ainsi passé et 21ème siècle oblige, Albator a été hideusement modélisé – point du vue purement personnel – pour être en accord avec les images cinématographiques toujours plus aseptisées visuellement de tout défaut, comme les lignes quelque peu estompées qui faisaient justement le charme de l'animation sur cellulo et que déjà Kazuo Komatsubara (1943-2000), le fameux character designer d'Albator et de l'univers de Leiji Matsumoto (de 1978 à 1985), regrettait de voir disparaître à la toute fin du 20ème siècle. Mais après tout ce personnage n'est qu'un produit avant d'être une oeuvre artistique et mes souvenirs sont aussi le produit de mon imagination, alors...

Tout cela pour ne pas dire grand chose, bien que je pourrais en dire encore, si ce n'est qu'en mon esprit ce capitaine, plus que tout autre personnage de fiction, m'accompagne toujours et m'accompagnera jusqu'à la mort...

Jacques Romero Vey, août 2020